

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 20 (1952)  
**Heft:** 4

**Artikel:** L'enlèvement de Ganymède [fin]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-568489>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

fameuses et des plus solennelles et partout ailleurs. Mais la mesure du courage humain ne s'inscrit pas sur une courbe triomphalement tendue; ce sont les logiciens qui parlent de suite progressivement constante. La vie, la nôtre comme celle des autres s'affirme par bonds, par étés glorieux surgissant des hivers. Chez nous aussi il y a les joyeuses audaces de l'héroïsme.

Aujourd'hui, après avoir connu toutes les formes de cet amour des forts sur les dernières lignes de ce journal je dirai une fois encore: mon bel ami, au corps admirablement dessiné, ton large front qui semblait indiquer tes profondes connaissances humaines, tes lèvres source de ce VERBE, parole de mon Homme qu'interminablement j'entends quand tu t'en viens vers moi, proche ou lointain, et que nos deux Verbes se confondent, corps musclé et riche, corps trop aimé en mon corps, ô toi, qui fus TOUT, par qui j'ai connu l'UNION vainement recherchée seul et dans mes manuels, union de l'essence et de l'existence, ô toi, qui fus l'autre moi-même, en qui je me retrouvais meilleur et davantage homme, ô toi, je te salue avec les cloches de LA RESURRECTION.

## L'enlèvement de Ganymède

par André

(Fin.)

Hélène, à voix basse, conseillait les plus riches, en leur soufflant à l'oreille qu'elle leur procurerait peut-être le moyen d'entrer dans la chambre de l'échanson. Après la fatigue du jour, celui-ci tombait en soupirant sur le lit parfumé dont il savait que bientôt un pas titubant, un souffle aviné, des mains fébriles s'approcheraien au travers de la nuit... A quoi bon défendre son corps contre ces désirs importuns? Il ruissaient sans laisser de traces. La source était publique; ils y laissait boire tous ceux qui voulaient y puiser. Les voluptés qu'on lui imposait, bien différentes de celle qu'il avait goûtées dans les bras d'Alexis, passaient sur lui comme un nuage sur la mer. Il crispait les mains, serrait les dents pour ne rien trahir et raidit contre lui-même, faisait intérieurement hommage à un autre des jouissances que cent indifférents tiraient de son corps. Tandis qu'une sueur de résistance perlait à ses tempes, il associait le souvenir de l'amant perdu aux pures altitudes et ranimait son courage en invoquant leur souffle merveilleux.

L'hôtellerie prospéra. Hélène et Aristippe comprenant que Ganymède était le principal attrait du lieu, s'adoucirent à son égard. Ils le dispensèrent des travaux susceptibles de gâter la finesse de son teint et le réservèrent à des hôtes de choix. Ganymède, plus libre, aurait pu s'échapper: mais le souvenir de Cléone et de Callicrate, les infirmités de son père l'attachaient au platane sous lequel il avait vécu. En outre, rien ne l'attirait au dehors. Chacune de ses sorties lui réservait une humiliation car les paysans qui le tenaient pour un prostitué, se détournaient

quand il passait et crachaient en signe de mépris. «Les Dieux, pensait tristement Ganymède, non, les Dieux ne m'aiment pas. Que ne suis-je un pauvre berger sans grâce et sans esprit. O Dieux, la beauté dont vous m'avez couvert est un manteau de scandale. Désiré par tous, à tous vendu, je ne puis disposer de moi-même en faveur de qui j'aime. Ceux que je repousse m'insultent; ceux qui m'ont connu me méprisent et si l'attrait que j'exerce hélas sur eux les oblige à retourner vers moi, ils se vengent en me persécutant. Cette beauté que je n'ai pas souhaitée m'a condamné à devenir le but de cent mille flèches bien que la seule dont je désire sentir en moi la pointe soit celle d'Alexis.

Mais quand il levait la tête, l'enfant voyait l'aigle inlassablement planer au dessus de lui. Dès qu'il était seul, l'oiseau s'approchait et Ganymède suivait des yeux la grande ombre tournante qui l'enfermait dans un cercle toujours plus étroit. Lorsqu'il invoquait Alexis, l'aigle poussait un cri et remontait aux cieux. Un jour qu'il s'était endormi sous l'olivier de Callicrate, il vit en s'éveillant l'oiseau, posé sur un roc à deux pas: les serres armées d'ongles cruels griffaient la pierre comme des grappins; mais la poitrine de l'aigle était couleur de miel, ses ailes fortes, son bec impérieux. Ganymède saisissant un bâton, voulut éloigner l'animal. Celui-ci fixa l'enfant de son regard d'agate. Les grandes plumes frôlèrent l'épaule de Ganymède qui se sentit poussé par le vent de l'envol; la terre parut génir et du cœur de l'oiseau une goutte coula, rouge, où la chaleur du vin semblait se mêler à celle de la braise. Ganymède hésitait à toucher la réalité de son rêve; mais l'escarboucle qui luisait dans l'herbe retenait un peu de chaleur animale. Il serra le joyau sur sa poitrine comme le gage d'une alliance mystérieuse à laquelle un inexplicable commandement lui répétait de s'abandonner. L'aigle ne le quittait plus. Jour et nuit sa présence, tantôt proche et tantôt lointaine, obsédait l'enfant qui le haïssait, le craignait, l'invoquait. Les cercles que traçait l'oiseau allaient s'étrécissant. Il était partout; il menacait; il protégeait; il obscurcissait le ciel; il étincelait au moyen du soleil; il nichait dans le cœur de Ganymède que l'approche d'un sort indéchiffrable emplissait de religieux effroi.

L'enfant rencontra un jour sur le chemin de la montagne un homme svelte et vif qui l'aborda en riant. Son nez frémissoit comme celui d'un chien qui flaire; ses yeux pétillaient; sa bouche diserte, ses mains démonstratives étaient celles d'un conseiller. «Ganymède, lui dit-il, un personnage que je ne puis nommer, m'envoie vers toi. Il t'aime; il t'admiré; il te veut du bien. Mais, Ganymède, tu es aussi insensible que beau; peut-être aussi n'es-tu pas très intelligent? En tout cas, tu n'as su reconnaître aucun des signes par quoi ce maître des royaumes a voulu t'exprimer son amour. Il m'a donc chargé de te parler. — Pourquoi t'écouterais-je, étranger? Pourquoi chercherais-je à découvrir le sens d'une énigme qui ne me cache rien puisque je ne désire pas la déchiffrer? Je suis plein d'Alexis. C'est lui qui m'a enfanté à moi-même, lui qui, en le possédant, m'a donné la connaissance de mon corps, lui qui, en le faisant frémir m'a révélé la sensibilité de mon cœur. Je n'appartiendrai jamais qu'à lui». — «Ne blasphèmes pas contre ta jeunesse. Parce que Alexis a fait de toi l'enfant amoureux que tu es, tu crois en rester jusqu'à ta mort enchanté? Mais le Ganymède d'aujourd'hui n'est ni celui d'hier, ni celui de demain.

Alexis a simplement descellé le flacon, maintenant que sa fondante caresse a produit ce miracle, le parfum s'évaporera pour la satisfaction des Dieux, des hommes et des bêtes. Ce qui était enclos ne cessera de s'épan- dre dans l'air dont il enrichira la substance, vaguant comme une écharpe. Les uns ne prendront pas le temps de s'y arrêter. Mais celui qui m'envoie veut serrer le flacon sur sa poitrine pour s'enivrer seul du parfum qu'il exhale. Parce qu'il est souverain, il te prie; parce qu'il est source de beauté, il te supplie que tu lui retournes la tienne; parce qu'il est fontaine d'amour, il soupire après celui de ton coeur; parce qu'il est vérité, il se masque pour t'aborder.» «Qui est-il donc?» «Il n'a pas de nom.» «Comment est-il?» «Il n'a pas de visage; mais pour celui qui l'aime, il est la forme toujours variable de son fixe désir.» «Et si je le rencontre, comment le connaîtrai-je?» «Quand tu portais ton corps en offrande au jeune Alexis qui n'était cependant qu'un doux gardien de bêtes, tu ne savais pas vers quoi ton amour te poussait. Pourtant tu t'es rendu à lui. Quand tu auras abandonné à celui qui m'envoie tout ce qui fait ta chair et tout ce qui l'anime, alors tu comprendras le sens de mes paroles.» La dessus, l'étran- ger disparut aussi prestement qu'il était venu.

Mais l'aigle continuait de croiser en redoublant de cris; la déchirante douleur de ses accents faisait trembler Ganymède.

Le lendemain, Alexis frappa à la porte de l'auberge. Ganymède courut à lui et fondit en larmes sur sa poitrine; il ne pouvait croire à son bonheur. Il portait un collier de barbe; mais Ganymède retrouva dans ses yeux la même douceur qu'autrefois. Il lui raconta ce qui était arrivé depuis leur séparation et le supplia de l'emmener avec lui. «Je t'aime, Alexis, je n'aime que toi. Je n'ai jamais aimé que toi. N'abandonne pas ce corps qui t'appartient aux pourceaux des carrefours. Plonges-y ta charrue, déchire-le du sillon de ta peine. Alexis, mon ami, mon amant, mon prêtre. Oh!, ne m'abandonne pas. C'est toi qui m'a initié, avec quelle religieuse délicatesse. Rappelle-toi. Quand je suis venu, tu ne m'as pas dit: je t'attendais; mais tu m'as serré sans un mot, tu as réchauffé contre le tien mon corps qu'avait glacé l'air nocturne, pendant que nos Dieux jumeaux s'érigeaient sur leurs doubles autels que ma flamme s'allumait à la tienne, que ton flot faisait monter le mien, que ta bouche en me par- courant faisait sourdre partout de nouveaux jaillissement de bonheur. Alexis, reprends moi dans tes bras. Loin de toi, je déssèche et je meurs. Je te servirai jusqu'à mon dernier souffle, je baiserai tes pieds pour qu'ils tu portent vers moi: Alexis, je veux être l'eau de ta soif, l'air de tes poumons: Alexis, libère-moi pour que je me rende corps et âme à cette êtreinte où j'épanche l'essence de mon être dans l'effusion de mes sens.»

Alexis s'effraya de la passion avec laquelle parlait Ganymède. Il n'avait cru lui enseigner que les jeux des bergers qui, tout délicieux qu'ils soient, appartiennent à un âge. Mais la délicatesse de sa virilité avait jeté dans le coeur jusque-là obscur de l'enfant un éblouissement et baissant les yeux, lui dit: «O! frère bien aimé, ne me condamne pas. Je ne puis, hélas, te délivrer: je ne suis plus libre moi-même. J'ai épousé la fille de mon oncle. Je dors chaque nuit à ses côtés. En rentrant du labour, je mas- sieds devant ma porte et je fais sauter sur mes genoux, mon fils qui rit en me tirant la barbe. Comprends-moi. Ganymède. Je ne puis t'aimer sans cha- griner mon épouse. Tu ne saurais vivre auprès de moi sans que la jalou- sie

te tue». Le cœur de Ganymède tomba comme une pierre au fond de sa poitrine et lorsque le soir Alexis s'éloigna, il ne trouva même pas la force de pleurer. Les temps étaient révolus. Cléone, Callicrate étaient partis les premiers; l'esprit de Lycidas était mort avant sa pauvre dépoille; Alexis, qu'il avait sauvagement appelé diminuait maintenant sur le chemin de son foyer, le flot s'était retiré, ne laissant après lui qu'une solitaire amertume. Ganymède jeta sa tunique à terre et se dressa, nu, vers les étoiles. «O, Dieux, s'écria-t-il, qui m'avez donné ce corps dont la



Dessin de Hans von Marées, 1887.

beauté m'accable. O, Dieux, reprenez-le! Il n'appartient qu'à votre amour sans visage, à vos embrassements sans bords! O Dieux cruels, transpercez ce cœur puisqu'il ne sait plus pour qui battre, détruisez cette forme qui n'a pas de place ici-bas, foudroyez le serviteur des hommes, ravissez Ganymède.»

La nuit tout à coup s'épaissit. L'enfant se sentit enveloppé d'un plumage immense et frémissant tandis qu'un col soyeux se coulait contre le sien. Il s'abandonna, laissant tomber ses bras sur les ailes de l'aigle, renversant la tête contre la puissante épaule de l'oiseau. Son humanité s'éva-

nouissait dans ce berceau qu'il ne voyait pas mais dont la caresse le dépossédait de lui-même. Les serres prirent ses chevilles dans des étaux de velours. Les grandes ailes se tendirent et Ganymède, d'un bond prodigieux, fut soulevé aux cimes du vertige. Délesté du poids qui le retenait à la terre, se livrant à la force qui l'investissait, il montait irrésistiblement. La queue de l'aigle écarta ses jambes et s'éploya entre elles pour lui servir de trône. Au désir fulgurant qui le sollicitait, il ouvrit ses entrailles qu'une douleur divine aussitôt pénétra. C'était une brûlure palpitative, une déchirure par où croissait en lui une plante fabuleuse, la bienfaisante blessure d'une lance qui s'enfonçait toujours plus loin, le faisait délicieusement défaillir.

Les jets d'un liquide qui était en même temps une lumière, un parfum, une musique, le remplissaient, expulsant par spasmes de jouissance sa sève mortelle qui tombait dans l'espace en laitanee d'étoiles. Et tandis qu'irradié d'immortalité par le sperme de l'oiseau, il s'élevait au dessus des astres dans une lumière qui n'était pas celle du jour, il entendit l'aigle chanter à ses oreilles: «Moi, Zeus, Roi des Dieux, ainsi vêtu de plumes, ainsi armé de serres, je t'ai ravi aux hommes pour te placer dans l'Olympe. Ganymède, créature de tous les délices, je t'aime parce que tu as préféré te livrer alors que tu pouvais prendre et mourir sur mon aile quand tu pouvais prospérer entre les bras des hommes! En m'abandonnant ta vie, tu es devenu immortel. En offrant ta précaire beauté à la jouissance du Dieu, tu l'as faite divine. Par la blessure entrent la plénitude et l'extase; ainsi ta substance éphémère s'est changée en ce qui ne connaît ni commencement ni fin; ainsi, s'est accomplie la transsubstantiation qui te permet de me regarder sans crainte. Ganymède, échanson de l'Olympe, retourne-toi!»

L'enfant obéit. Un Dieu rayonnant le contemplait par les yeux d'Alexis tels qu'ils avaient été dans la pureté des monts. Lui même flottait sans poids dans un espace irréel, les lèvres attachées à celles de l'amant, idée, reflet de l'imagination divine, créée dans l'acte par le désir, éternellement renouvelé par la virilité qui engendre les apparences, livré à la dilection d'une force inconcevable dont la volupté se fondait à la sienne. Eperdu d'un amour d'au-delà du temps, il restituait incessamment à la bouche du Dieu la liqueur dont l'irriguait la pulsation des mondes.

Ce que versait Ganymède, ce n'était pas l'ambroisie, mais le courant auquel il avait ouvert ses écluses et qui, des bords terrestres, l'avait conduit aux rives immortelles. Forme passagère de la substance, l'homme s'égare dès qu'il oublie que ses actes n'ont que la valeur de symboles, le reste est exérèment. Mais qu'il retrouve l'essence véritablement divine des apparences; que la jouissance, le poussant hors de ses limites, le plonge au flot éternel des échanges; qu'il prenne pour mieux se donner et qu'il se donne pour mieux prendre, alors, comme Ganymède, il deviendra échanson de l'Olympe.



